



# Académie des sciences d'outre-mer

## Les recensions de l'Académie <sup>1</sup>

***L'Afrique noire est-elle maudite ?* / Moussa Konaté**

**éd. Fayard, 2010**

**cote : 57.936**

Combien d'ouvrages, d'articles savants ou de presse écrite, de reportages « audio » ou « télé », de rapports officiels, de discours non moins officiels ou de communication des organisations humanitaires, ont-ils été écrits depuis le fameux livre de René Dumont, L'Afrique noire est mal partie ? Un demi-siècle plus tard, c'est le temps d'un clin d'œil au regard de l'histoire longue, celle qui structure sociétés, économies, cultures savantes et populaires, mouvements artistiques et philosophie. Mais, à l'échelle de la vie humaine, c'est le temps de deux générations, d'une multiplication par trois de certaines populations du globe, parmi les plus pauvres et les plus démunies, les plus illettrées aussi, par à peine plus de un, pour d'autres populations, parmi les plus riches en termes de capital, de biens de consommation, d'éducation. C'est le temps, même dans les parties du monde les plus reculées, au cours duquel la communication, bonne ou moins bonne, est devenue instantanée ou presque. C'est donc le temps de l'impatience, de l'espoir d'une vie meilleure, chez soi mais aussi ailleurs si nécessaire, ou du désespoir de ne pouvoir y accéder.

Au titre de 1963 correspondait la constatation, parfois trop sommaire, que les Africains et leurs anciens colonisateurs, devenus pourvoyeurs d'aide au développement, se trompaient de modèle et de démarche. Il imputait en outre ce mauvais départ des responsables africains à une mauvaise appréciation de ce qu'était la « modernité ».

Au titre de l'ouvrage de Moussa Konaté, correspond une question plus fondamentale, plus angoissante, posée assez souvent depuis deux ou trois décennies : « *L'Afrique Noire est-elle maudite ?* » En d'autres termes, un *fatum* inexorable pèse-t-il sur les Noirs, les Africains ? L'auteur constate que la question est posée tout autant, peut-être plus, par des Noirs que par des Blancs. Des Noirs qui maudissent leur race ou qui se résignent à cet état de choses, voire le revendiquent : « *En tout cas, l'heure de vérité a sonné pour les Noirs africains. Soit ils admettent que, malgré d'indéniables qualités qui leur ont permis de survivre à des épreuves extrêmement rudes, leurs sociétés sont humaines (et donc, qu'ils sont eux-mêmes humains, avec les qualités et les défauts des humains), soit ils se drapent dans l'orgueil insensé, d'être des humains exceptionnels, résolus à résister à l'irrésistible corruption du temps – et ils accèdent alors l'idée que les Noirs africains sont décidément bien particuliers, c'est-à-dire*



Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).

Basé(e) sur une oeuvre à [www.academieoutremer.fr](http://www.academieoutremer.fr).



## Académie des sciences d'outre-mer

*inaptes à s'adapter au monde moderne* ». Le problème n'est donc pas celui de l'Afrique mais celui des Noirs africains.

A partir de ces prémisses, Moussa Konaté se livre à une série d'analyses. Il commence par expliquer les raisons sociologiques ou anthropologiques de la référence au *paradis sur terre* que véhiculent les concepts et les pratiques relatives à la famille et à la grande famille, le communautarisme, les notions de parenté qui débordent largement l'immédiate parenté biologique, l'enfermement de l'individu à chaque âge de sa vie dans des réseaux d'interdépendance d'autant plus contraignants, mais aussi sécurisants, qu'ils sont intériorisés dès le plus jeune âge et que le manquement aux obligations qui en résultent entraînent une marginalisation sociale pesant non seulement sur l'auteur du manquement mais sur sa descendance. Ce maillage social s'inscrit dans l'histoire longue puisqu'il remonte à des générations auxquelles il ne faut pas manquer et qu'il garantit la légitimité et l'insertion des générations à venir dans un cadre inviolable. Et l'auteur de démontrer que de telles structures sociales, même dans un monde modernisé et chez des hommes et des femmes éduqués à l'école d'aujourd'hui, sont durables et prégnantes.

Il rappelle, chemin faisant, l'immémoriale mise sous tutelle masculine de la femme africaine, intériorisée dès le plus jeune âge par les fillettes, tout en soulignant que ce phénomène n'est certes pas propre aux sociétés africaines et que la notion d'égalité des sexes et de liberté des femmes est toute récente et rien moins qu'assurée dans le monde occidental.

Suit une analyse sommaire et, à tout prendre, embarrassée, du phénomène de l'esclavage. Si l'auteur admet sans difficulté que cela a existé et qu'il ne sert à rien d'en nier les effets ni de contester que l'esclavage a correspondu – et dans certains cas correspond encore – à ce que l'on pourrait qualifier « *nature des choses* », il n'en maintient pas moins que cela constitue un crime.

Après avoir distribué les mauvais points aux Arabes, aux Occidentaux et aux Africains eux-mêmes, reprenant des arguments connus, l'auteur appelle à une confrontation de clarification entre Arabes et Noirs, les seconds étant extraordinairement silencieux à l'égard des premiers, lesquels n'ont pas encore vraiment tourné la page de leur domination raciale et de l'équivalence qu'ils entretiennent entre la couleur noire de la peau et la position nécessairement servile de ceux qui en sont revêtus. Il appelle également à une reconnaissance intégrale par les Occidentaux du crime, sans bien définir ce qu'il entend par là, sinon que la prospérité de la France au 18<sup>e</sup> siècle reposait essentiellement sur la traite et les plantations, ce qui n'est pas suffisamment reconnu. Il reste muet ou presque sur le devoir de mémoire que devraient entretenir les laudateurs des Tchaka, des Samory, des Béhanzin, des El Hadj Omar et de quelques autres, dont il reconnaît cependant leur participation au crime.

Dans un déroulement logique de ses réflexions, l'auteur traite ensuite du traumatisme colonial, des vexations, pis, des humiliations qu'elle a entraînées, de la remise en cause, voire de la destruction, des valeurs traditionnelles de la société africaine. Se prévalant d'être né avant les indépendances et d'avoir pu écouter les anciens, d'avoir effectivement connu la sagesse, la solidité et les mérites de la société africaine, il reproche au colonisateur sa brutalité, son arbitraire et son manque de respect. Il s'élève contre la passivité avec laquelle



## *Académie des sciences d'outre-mer*

les auditeurs sénégalais ont reçu le « *discours de Dakar* » du Président français, il en tire la conclusion qu'un certain regard occidental subsiste toujours et qu'une certaine complaisance à ce regard reste le fait de bien des Africains.

Moussa Konaté ne néglige pas dans son panorama les dirigeants et les élites africains, dont l'appropriation du vocabulaire de la démocratie et de la culture occidentale ne cachent pas vraiment les détournements de sens qu'ils opèrent en vue de mieux assurer leur pouvoir. Ce en quoi ils contribuent à poursuivre l'œuvre de démantèlement des valeurs de la société africaine traditionnelle.

Il est principalement connu comme un conteur, un romancier, un homme de théâtre. Il est responsable au Mali de la branche locale des « *Étonnants voyageurs* », il dirige avec Michel Le Bris le Festival « *Étonnants voyageurs au Mali* ».

Ceci explique que, fort justement, il annonce d'entrée ne pas vouloir faire acte d'économiste, de sociologue, d'expert du développement, ce que d'autres feraient bien mieux que lui. Dans un sens, c'est un peu dommage car il se prive d'instruments d'analyse forts utiles et restreint sa réflexion. Car si bien des éléments de celle-ci sont intéressants à suivre et à méditer, elle le conduit à reconstituer une âme et une société africaines transversales à toute l'Afrique, ce que justement il reprochait à d'autres d'avoir fait. L'une de ses principales conclusions est de recommander aux Africains de rester ou de redevenir eux-mêmes.

L'on devine sans peine qu'à la question posée par le titre de l'ouvrage, la réponse est négative. Le lecteur qui a suivi avec intérêt et grande sympathie la réflexion de l'auteur reste néanmoins quelque peu sur sa faim : il existe bien des arguments économiques, sociologiques, voire politiques, pour considérer que l'Afrique n'est pas ontologiquement « *maudite* ». La référence aux valeurs traditionnelles et à la sauvegarde de la personnalité africaine est fort utile, elle mérite d'être étayée par d'autres types de considération.

**Jean Nemo**